

## V

### L'Aumônier des Pauvres

Les Supérieurs de Saint-Sulpice auraient voulu garder M. Grignon dans leur Société, et sans doute lui en firent-ils maintes fois la proposition. Mais tel n'était pas son attrait : durant sa jeunesse et tout le long de sa formation cléricale il n'avait eu en vue que les missions, en France ou dans les pays lointains.

Le même attrait subsiste après son ordination. Il lui arrive de s'écrier : « Que faisons-nous ici, ouvriers inutiles, pendant qu'il y a tant d'âmes qui périssent au Japon et aux Indes, faute de prédicateurs et de catéchistes ?... » Il est à l'affût du premier signe de la Providence. A Saint-Sulpice, un départ pour le Canada étant proche, il demande de s'y joindre. Mais M. Leschassier s'y refuse, craignant, dit-il, non sans humour, que dans son impétuosité, il se perde à la recherche des sauvages, dans les vastes forêts de ce pays...

Une autre voie s'ouvre qui a l'agrément du sourcilieux Supérieur. A Nantes, il y a dans la paroisse Saint-Clément, une communauté de prêtres pour missions et retraites. Elle a été fondée il y a trente ans, par M. Lévêque — un disciple de M. Olier — qui la dirige toujours. Ce saint vieillard vient de passer deux mois dans la solitude à Saint-Sulpice, et en retournant dans sa maison, il serait heureux d'emmener avec lui un jeune prêtre capable de l'aider dans l'éducation du clergé et de lui succéder dans sa charge. La proposition lui en étant faite, Montfort accepte. C'est le commencement de ses pérégrinations apostoliques au souffle de l'Esprit. Elles ne s'arrêteront plus qu'au tombeau.

### *En suivant les détours de la Providence*

Montfort quitte le Séminaire en pauvre comme il y est entré. Ne voulant rien posséder, ainsi qu'il en a fait le vœu, il se démet de la chapellenie de Saint-Julien-de-Concelles qu'on lui a obtenue pour

payer sa pension. Quant à son avenir, il le remet entre les mains de la Providence.

Après avoir rejoint Orléans, en compagnie de M. Lévêque, il s'embarque, avec lui, sur un coche d'eau qui descend la Loire jusqu'à Nantes. Le bateau glisse lentement entre les rives vertes. Le tranquille vieillard, réfugié dans un abri où il vit d'un peu de pain et de beurre, emploie son temps à cordonner des ceintures d'aubes sur un petit métier. L'abbé de Montfort, au contraire, va et vient sur le pont, priant ostensiblement et exhortant les voyageurs. Cela n'est pas du goût de trois libertins qui goguenardent et le prennent à parti. Il leur reproche doucement leur impiété, et comme ils en viennent à d'odieux blasphèmes, le saint prêtre finit par les menacer des châtiments célestes. De fait, à la grande stupeur des voyageurs, deux d'entre eux se querellaient bientôt et se blessaient grièvement ; et on rapporte que le troisième mourut, peu de temps après, dans un excès de boisson.

A proximité de Fontevault où l'une de ses sœurs est postulante, Montfort demande à débarquer pour lui porter, avec sa bénédiction de nouveau prêtre, ses encouragements fraternels. Pendant que ses compagnons continuent de descendre la Loire, il se présente à l'Abbaye dont l'accueil délicat le comble de joie.

Puis, reprenant la route de Nantes, à pied cette fois, il fait halte sept lieues plus loin, au sanctuaire de Notre-Dame des Ardilliers, près de Saumur. Là, aux pieds de sa « bonne Mère », il épanche longuement son âme. Il en reçoit de telles lumières et consolations qu'il refera plusieurs fois ce pèlerinage, jusqu'à l'ultime étape de sa vie.

Après avoir cheminé, quelques jours encore, en suivant les méandres du fleuve paresseux, voici Nantes accroupie autour de sa cathédrale. Déception ! La Communauté de Saint-Clément n'a rien de la discipline et de la piété de Saint-Sulpice ; et il ne lui est même pas permis « d'aller de paroisse en paroisse, faire le catéchisme aux paysans, aux dépens de la seule Providence », ainsi qu'il s'en plaint, dans une lettre à M. Leschassier.

Comme on lui demande de patienter, il « calme ses bons désirs », mais non sans rêver de s'affilier à un groupe de missionnaires, en vue de s'y former à l'apostolat. Entre temps, voici une lettre de Fontevault : avec la nouvelle de la vêtue de sa sœur, elle lui apporte une invitation personnelle de M<sup>me</sup> de Montespan à y assister. Le voilà donc cheminant à nouveau le long des bords de Loire...

Même en forçant le pas il ne peut arriver à l'abbaye que le lendemain de la cérémonie. Il est accueilli cependant avec beaucoup de

cordialité par les religieuses et par la bienfaitrice de sa sœur qui l'interroge sur son avenir. Comme il lui avoue naïvement son désir de travailler au salut des pauvres, elle l'invite à aller voir Mgr Girard, ancien précepteur de ses enfants. N'est-ce pas une indication de la volonté de Dieu qui lui ouvre enfin sa voie ? Deux longues journées de marche et il est aux pieds de l'évêque de Poitiers qui le reçoit plutôt « sèchement », et ne lui promet rien...

En arrivant dans la ville, cependant, il était entré dans la chapelle de l'hôpital, selon son habitude. Les pauvres qui l'ont vu « prier comme un ange » ont été émus de la mise plutôt minable de ce prêtre et ils ont aussitôt « boursillé » entre eux pour lui faire une aumône. Mieux encore, l'un d'eux s'est mis en devoir d'écrire une belle lettre à Monseigneur pour le demander comme aumônier.

Cette prière des pauvres sera exaucée. De retour à Nantes, Montfort raconte filialement tout ce qui lui est arrivé à M. Lévêque. Celui-ci comprend qu'il doit donner à son disciple une tâche apostolique à la mesure de son zèle s'il ne veut pas le perdre. Il l'envoie prêcher à Grandchamps une mission de dix jours qui est un vrai succès.

Comme les disciples de l'Évangile, il en revient enthousiaste des œuvres de miséricorde que « la divine Providence et la Sainte Vierge ont opérées » par son entreprise, et ajoute-t-il, « malgré sa misère ».

Tout à son nouvel apostolat, il continuait de missionner au Pellerin et dans plusieurs paroisses du pays nantais, quand Mgr Girard, mieux informé maintenant sur son compte, lui demanda de venir à Poitiers. Docile à la Providence, il quitta aussitôt le champ dans lequel il venait d'ouvrir son premier sillon.

### *Au Service des Pauvres*

Première étape, Fontevault où il est connu, non seulement de sa sœur novice, mais aussi de M<sup>me</sup> l'Abbesse et de toute la Communauté qui a éprouvé le rayonnement surnaturel de ses entretiens. Sans doute est-ce au cours de cette visite qu'en sortant de dire sa messe dans la chapelle de M<sup>me</sup> de Montesperan, il rencontra un aveugle à qui il demanda : « Veux-tu être guéri ? — Oh, oui ! » répondit l'homme avec confiance. Et sitôt que le prêtre lui eut frotté les yeux avec ses doigts mouillés de salive, l'infirmes fut guéri de sa cécité. Deuxième étape, Notre-Dame des Ardilliers où il fait une neuvaine, au cours de laquelle il encourage et conseille la Bienheureuse Jeanne de la Noue

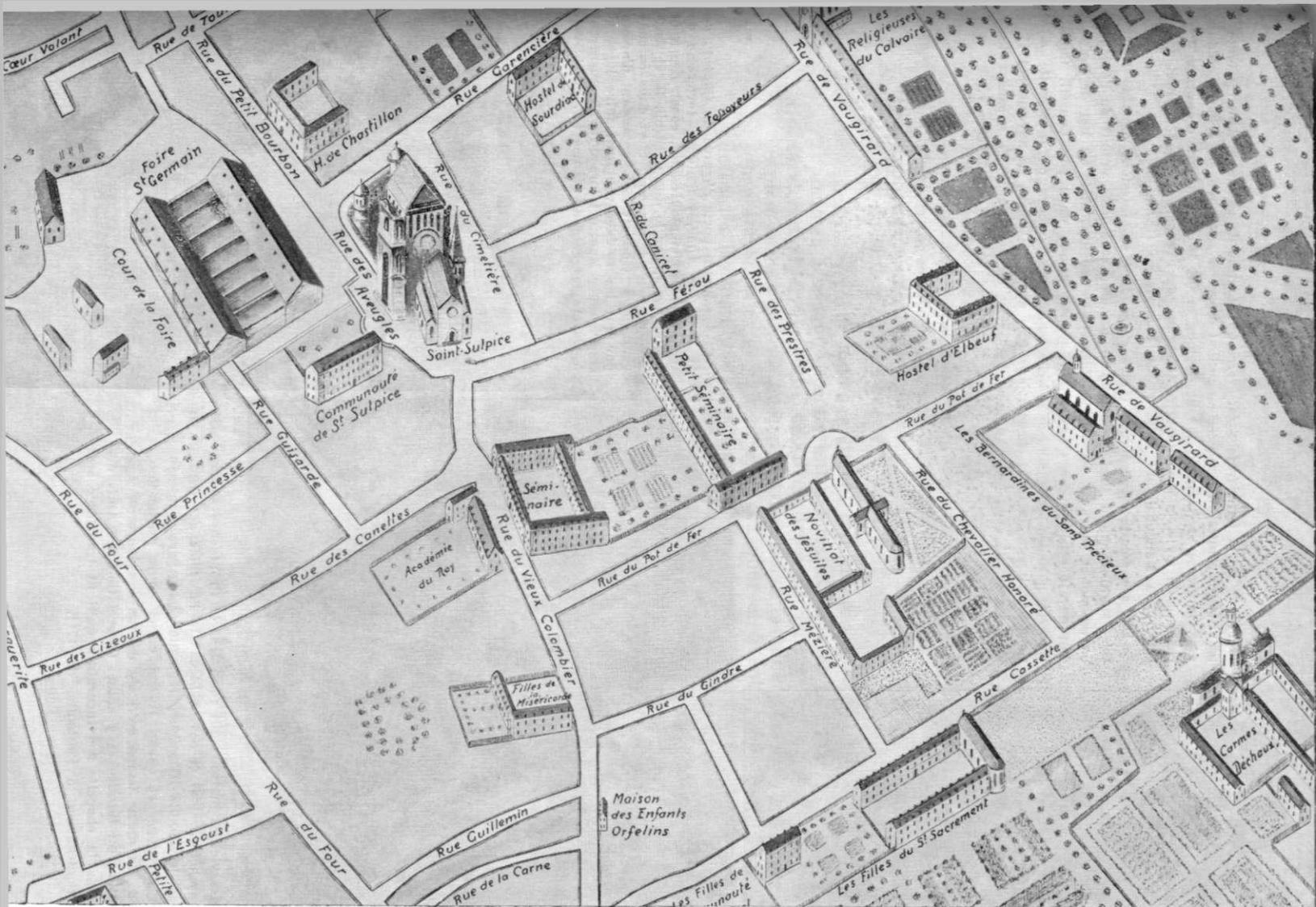
dans l'organisation de sa Congrégation et multiplie ses attentions aux pauvres qui ont été recueillis à côté du Pèlerinage.

Le cœur enrichi des grâces de Notre-Dame, il se rend à Poitiers où Mgr Girard le reçoit à bras ouverts, cette fois. En attendant qu'il soit admis à l'hôpital par les Administrateurs, moins pressés que les pauvres, il loge au Petit Séminaire. Mais la parole de Dieu n'est pas liée par l'administration. Il lui suffit de circuler en ville pour rencontrer mendiants et pauvres diables que la vie a malmenés et la société mal aimés. Avec son cœur qui écoute et console toujours, il leur apporte les lumières et les caresses de l'Évangile. N'y sont-ils pas appelés les premiers ? Leur nombre s'accroissant, il les rassemble dans la chapelle Saint-Nicolas, puis sous les Halles où il fait retentir l'écho des Béatitudes...

Personnes de qualité et gens du peuple accourent, pêle-mêle, tantôt dans une église, tantôt dans une autre, pour entendre la parole de ce prêtre qui les remue jusqu'au fond. Après la chaire, le confessionnal. Un prophète est dans la ville, tout le monde en parle. Mais c'est pour les pauvres qu'il est venu et ceux-ci ne cessent de le réclamer... Enfin, l'autorisation lui étant donnée d'entrer dans l'hôpital, il s'y rend aussitôt mais sans se séparer de sa Mère, la divine Providence. Car il refuse tout revenu fixe, se contente de la nourriture commune, choisit la chambre la plus misérable, couche sur la paille et s'impose encore de sévères mortifications...

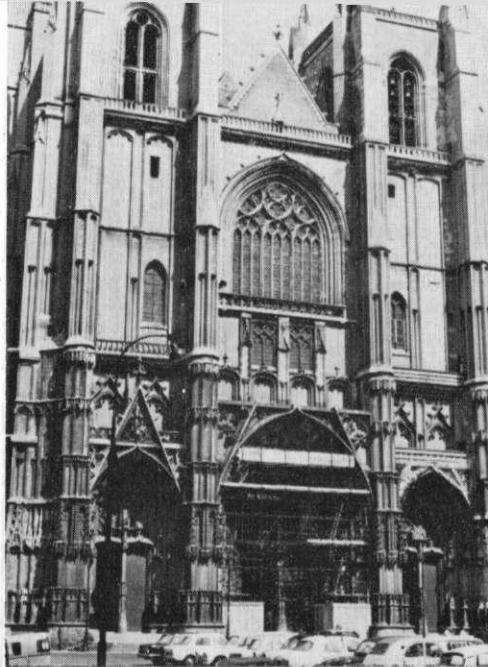
Le voici donc entièrement au service des pauvres : quotidiennement, il sort pour quêter en compagnie de quelques-uns d'entre eux et d'un âne chargé de paniers pour recueillir les aumônes. A l'intérieur de l'hôpital où c'est le désordre et le gaspillage, il établit un règlement pour le service des tables ; il va de l'un à l'autre purifiant et reconfortant les âmes ; il s'attarde auprès des plus délaissés et se dépouille lui-même pour les réchauffer. Et tous de « bénir le Seigneur de leur avoir envoyé un si saint économe ».

Seule une femme acariâtre regimbe contre la nouvelle discipline. Une fois même elle se jette sur lui, une broche de rouet à la main, pour l'en percer. Mais par sa douceur et ses humbles services il réussit à l'apaiser. Enfermé dans cette société hétéroclite de miséreux, de déçus et de vaincus de la vie, il se fait tout à tous pour les amener tous à Jésus. On le voit se dépenser, à longueur de jour, pour secourir les détresses du corps et de l'âme : à ce malade il donne l'unique couverture de son lit ; à ces paralytiques il rend les services les plus bas ; on le voit manger à côté des teigneux et boire



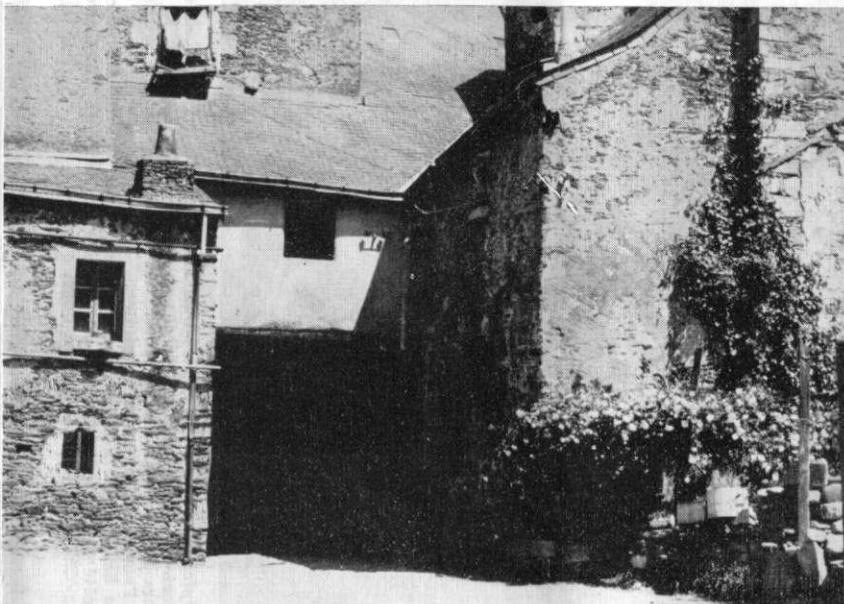
Le Quartier de Saint-Sulpice, à Paris (d'après le plan Jaillot, 1710), tel qu'il était à l'époque où Montfort y a séjourné. L'église actuelle était en construction derrière l'ancienne qui subsistait encore ; le séminaire était sur la place actuelle de Saint-Sulpice. Tout proches, le Noviciat des Jésuites où il y avait toujours des Bretons de Rennes, la rue du Pot-de-Fer où il dut se réfugier au cours de l'hiver 1703, les Filles du Saint-Sacrement où on lui faisait l'aumône d'un repas quotidien.

Ce quartier qui, au temps de Louis XIII était « un abîme de crotte », avait fait bien des progrès. Séminaristes et Novices dirigeaient leurs promenades plus volontiers du côté du Mont-Parnasse et au-delà sur la route de Vaugirard, dans la plaine de Grenelle. On y saluait en passant le sanctuaire de Notre-Dame des Champs qui était encore quasi rural.



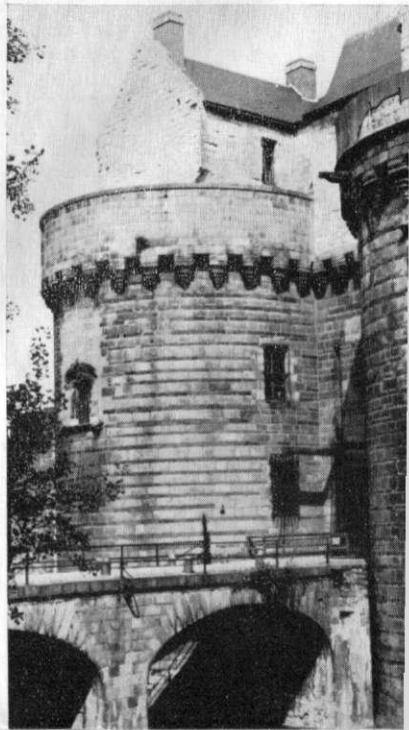
Façade de la *Cathédrale Saint-Pierre* qui domine de sa masse dentelée la ville de Nantes. Commencée au milieu du xv<sup>e</sup> s., elle n'a été achevée qu'en 1500. Immense vaisseau de 102 m de long et de 38 m de haut, d'une grande richesse de style, elle contient les tombeaux de François II, duc de Bretagne (1488), de Marguerite de Foix, et de Lamoricière (1879).

Dès ses débuts apostoliques (1700) et pendant ses missions dans le Maine, Montfort eut à subir beaucoup de mesures vexatoires venant de l'évêque de Nantes où cependant son ami, M. Barrin, était vicaire général, mais où Mgr de Beauvau devait arbitrer des tendances contraires jusque dans son Conseil. Opprimé par des religieux, des recteurs, des professeurs de la Faculté de théologie, il succomba de chagrin, après 39 ans d'épiscopat, en novembre 1763, et fut enseveli sans honneur dans le caveau de la Cathédrale, « sans autre cérémonial que celui d'un chanoine qui fit la prière à basse voix et à huis clos ».



Ce qui reste des vieilles maisons qui formaient la *Providence* autour de la Cour Cathuy (cf. p. 118) et devint bien vite l'*Hospice des Incurables*, dirigé par les Sœurs Dauvaise. Il avait fait de ce lieu son refuge, entre les missions, et quand il dut cesser toute prédication, après Pontchâteau. En même temps qu'il s'y dévoue aux infirmes, il y organise la récitation du Rosaire et y anime l'association des *Amis de la Croix*. C'est dans la chapelle des Incurables qu'il fit transférer ses « figures » de Pontchâteau, à l'automne de 1711.

Ci-dessous la porte d'entrée du *Château de la Duchesse Anne*, magnifique forteresse de style gothique et renaissance, construite à la fin du xv<sup>e</sup> s. par le duc François II, et qui a subi de nombreuses transformations. C'est dans ce château que se trouvait le Commandant de Nantes par lequel les soldats voulaient faire jeter Montfort lorsqu'ils l'emmènent à travers les rues de Nantes (cf. pp. 118-119).



au même verre, balayer la maison et nettoyer les cours de leurs immondices...

Un jour il rencontre sur le pavé humide un malheureux tout couvert d'ulcères dont on s'est débarrassé parce qu'il est contagieux. D'un gémissement coupé de hoquets il implore la pitié des passants. C'est un mourant qu'il faut arracher au désespoir. Ne pouvant le faire admettre à l'hôpital, l'aumônier supplie qu'on lui abandonne au moins un réduit isolé où il viendra lui-même le soigner. On le voit s'enfermer avec ce paria gangréneux pendant de longues heures, lui apporter nourriture et boisson et panser ses plaies avec amour, en dépit de l'odeur fétide qui le prenait à la gorge...

Les filles garde-malades étaient loin de suivre son exemple. Pour supprimer les contestations entre elles et assurer aux malades un service régulier, il voulut les astreindre à un règlement. C'était mettre le pied sur un nid de guêpes. Excitées par la supérieure jalouse de son autorité, elles se mirent à le critiquer et à entraver son action de toutes les manières que la passion peut inventer... Elles gagnèrent à leur parti l'économe qui interdit à l'aumônier de s'occuper des services de l'hôpital et se mit à le décrier auprès des Administrateurs. Quelques mauvais pauvres qu'il avait voulu corriger de leur ivrognerie ajoutèrent encore leurs clameurs injurieuses à ce mauvais esprit général.

Courbé sous la tempête, il « se retire aux Jésuites » pour y faire retraite durant huit jours. Quand il revient, l'économe gravement atteint, est en train de mourir ; la supérieure est frappée à son tour, puis un grand nombre de pauvres... C'est l'heure où le prêtre doit multiplier les pardons : il assiste, prépare à la mort et enterre un grand nombre de ceux qui l'avaient persécuté. L'hôpital ayant senti passer le châtement de Dieu et le dévouement de son serviteur, l'ordre revint pour un temps.

### *L'animateur des Jeunes*

Dès son arrivée à Poitiers, Montfort était entré en action. Dans sa première lettre à son ancien Supérieur, M. Leschassier, il avait écrit : « Il y a quinze jours que je fais le catéchisme aux pauvres mendiants de la ville avec l'aide et l'agrément de Monseigneur. Je vais voir et exhorter les prisonniers dans les prisons et les malades dans les hôpitaux, en leur faisant part des aumônes qu'on me

donne. » On devine par là tous les va-et-vient apostoliques de ce prêtre en qui la charité monte comme une flamme vive.

Dans Poitiers qui est alors une ville de vingt mille habitants, son zèle n'a pas tardé à déborder l'hôpital. Une nombreuse jeunesse — celle des familles nobles du Poitou, du collège des Jésuites, et d'une Université de renom — encombrait les rues et les jardins de ses jeux et de ses folles excentricités. Montfort se souvient de Rennes et des activités charitables dont il a rempli ses années d'étudiant. Il a l'intuition des influences qui jouent dans chaque milieu, et il devine qu'il faut y susciter des apôtres pour agir efficacement.

Il s'en ouvre aux Pères Jésuites qui l'encouragent... Et le voilà rassemblant une quinzaine de jeunes gens qui sont l'élite du collège Sainte-Marthe, pour les animer spirituellement et les lancer dans une vie de témoignage. Le groupe ne tarde pas à se grossir de bonnes volontés laissées sans emploi. Avec les plus assidus et les plus généreux, il forme une association en vue d'une culture spirituelle plus soignée. A ceux-là il demande de faire oraison, de lire habituellement des ouvrages religieux, de s'approcher régulièrement des sacrements, de s'enrôler dans la Congrégation de la Sainte Vierge établie au Collège... Et chaque semaine, à l'instar du bon abbé Bellier qui l'a formé lui-même à l'hôpital de Rennes, il rassemble les jeunes gens dans une conférence vivante pour leur communiquer sa flamme d'apôtre.

C'est un idéal dynamique qu'il leur présente pour les souder dans la piété et l'amitié, et leur faire affronter le monde sans danger pour leur foi ou leurs mœurs. Ils ont tant à entreprendre dans la ville pour y neutraliser les influences mauvaises, ramener à Dieu leurs camarades dérégés, secourir les pauvres, donner l'exemple d'un authentique christianisme...

Sous le souffle de son âme de feu, des soucis évangéliques pénètrent dans les foyers et les divers milieux. Il est exigeant et demande toujours plus, mais les jeunes qu'il a su enthousiasmer donnent toujours davantage. Leur association oriente définitivement leur vie vers un avenir de vertu et de charité ; plusieurs y trouvent le germe de leur vocation...

Montfort aura séjourné à Poitiers juste le temps d'allumer des foyers qui se perpétueront longtemps après lui. Et la *Chronique* conserve quelques noms de ces premiers disciples, tels Alexis Trichet, propre frère de la première Fille de la Sagesse, qui deviendra prêtre et se dépensera avec tant de dévouement auprès de cinq cents prisonniers de guerre, atteints de la peste, qu'il mourra victime de son

dévouement ; ou M. Brunet qui mourra en 1719 laissant une réputation de saint à Celle-Levescault où il était curé ; ou encore M. Le Normand, procureur du Roi au Présidial de Poitiers qui apportera, en 1719, à M. Grandet, premier biographe de notre saint, un témoignage de haute admiration.

M. Le Normand affirme même que, parallèlement à l'association des jeunes gens, le missionnaire avait établi une congrégation de filles où plus de deux cents personnes de la ville se sont sanctifiées et d'où sont sorties beaucoup de religieuses. Montfort inaugure ainsi son style apostolique : sous le souffle de l'Esprit il met le feu partout où il va, laissant à d'autres le soin de l'attiser et de l'entretenir. L'admirable est que, en dépit des vents mauvais, les foyers qu'il allume ne s'éteignent pas derrière lui...

### *Près d'une sœur en détresse*

Pendant qu'il se donne tout entier à la misère qui l'entoure, l'Aumônier des pauvres est harcelé intérieurement par la détresse de sa sœur Louise que M<sup>me</sup> de Montespan avait fait accueillir chez les Filles de Saint-Joseph, à Paris. Ayant largement dépassé l'âge d'y rester, on lui signifie qu'elle doit quitter le couvent. Elle en avait écrit à son frère, à Nantes, au printemps de 1701. Celui-ci avait répondu une lettre admirable pour lui inculquer l'abandon à la Providence : « Dieu veut de vous, ma chère sœur, que vous viviez au jour la journée, comme l'oiseau sur la branche, sans vous soucier du lendemain. » Et, en même temps, il lui avait obtenu un sursis pour une autre année.

Mais en juillet 1702, la voici sans asile et sans pain. Le frère n'y tient plus, et entreprend, pour lui porter secours, le voyage de Paris, à pied et mendiant son gîte et son pain, selon son habitude. Par Notre-Dame des Ardilliers où il confie à sa bonne Mère du Ciel l'avenir de sa sœur, et par Angers où il est étrangement humilié au Séminaire par son ancien Directeur, M. Brenier, il parcourt en quelques jours plus de 400 kilomètres à marches forcées... Quand il entre dans la capitale, il est dans un état pitoyable : vêtements chiffés et salis, chaussures déchirées, pieds meurtris et jambes enflées... Il lui faut se réfugier, pendant une quinzaine, à l'Hôtel-Dieu où plusieurs Sœurs qui se souviennent du pieux séminariste de Saint-Sulpice l'entourent de leurs soins.

A peine en forme, il se met à la recherche de Louise qu'il trouve dans la détresse, mal vêtue et manquant de tout. Pour la sortir de là, il visite, le cœur serré, tous ceux qu'il connaît dans la grande ville. Poullart des Places, son ami de collège qui vient de fonder la Communauté de Pauvres Ecoliers, premier noyau de la Communauté du Saint-Esprit. A Issy, les Supérieurs de Saint-Sulpice qui « le renvoient hautement sans vouloir lui parler ni l'entendre », et cela, en présence de son ami Blain qui, tout décontenancé par tant de dureté, en gardera le plus pénible souvenir.

Le Curé de Saint-Sulpice, M. de la Chétardye, qui l'avait connu et admiré, comme sacristain et catéchiste, ne lui réserve qu'un accueil glacial. Il en est au plus creux du sentiment d'être abandonné des hommes quand l'un de ses amis de Séminaire, M. Bargeville, l'oriente vers les Bénédictines du Saint-Sacrement, encore dans toute la ferveur de leur fondation.

A la Supérieure, Montfort expose ingénument la détresse de sa sœur, et il est tout heureux de l'entendre lui dire : « Je vous offre, pendant votre séjour à Paris, le repas que nous déposons, chaque jour, devant l'image de Notre-Dame pour un pauvre. » Et ce repas — l'unique de la journée — il demanda à venir le partager avec un mendiant.

Mais le sort de sa sœur n'était pas réglé, et l'Evêque de Poitiers lui mandait de revenir sans tarder. Ne voyant pas d'autre issue, il songe à la renvoyer à Rennes, dans sa famille déjà dans une grande gêne. Or, comme il va prendre congé des Bénédictines, voici qu'une dame lui offre l'argent nécessaire pour regagner Poitiers. En acceptant cette aumône, Montfort demande à l'utiliser plutôt pour acheter des bas et des souliers à sa sœur...

Et c'est ainsi que la Mère Supérieure en vint à proposer de recevoir Louise Grignon comme converse, puis pratiquement de l'admettre comme postulante. Quelques jours plus tard, elle était envoyée à Rambervilliers pour s'y préparer à la vie religieuse, une dame charitable ayant offert le nécessaire pour la dot, le trousseau et le voyage. Grâce à la charité persévérante de son frère, Louise Grignon prendra bientôt le voile sous le nom de Sœur Saint-Bernard.

Montfort ne reverra plus jamais cette sœur qu'il avait assistée depuis son enfance, le long d'un dur chemin de pauvreté, d'humiliation et d'abandon à la Providence, mais il lui adressera des lettres remplies de la plus sainte dilection fraternelle et des plus belles exhortations aux vertus d'une fidèle adoratrice du Saint Sacrement.

### *L'apparition d'une robe grise*

C'est à l'hôpital de Poitiers, au milieu de beaucoup de tribulations, que Montfort jeta les fondements des Filles de la Sagesse, les aînées de sa Famille spirituelle. Il faut remonter ici à ses premières prédications, fin 1701. Marie-Louise Trichet, fille du Procureur au Présidial, vivait simplement dans sa famille avec des goûts tournés vers la piété et la vie religieuse.

Un soir elle entend sa sœur s'exclamer en rentrant de l'église où Montfort venait de prêcher : « Quel beau sermon je viens d'entendre ! Ce missionnaire est un saint ! » Dès le lendemain, elle se présentait à son confessionnal : « Qui vous a adressée à moi ? — Ma sœur ! » répond ingénument Marie-Louise. « Non pas, mais la Sainte Vierge ! » Eclairé d'En-Haut, le confesseur a deviné dans cette jeune fille de dix-huit ans une âme d'élite sur laquelle Dieu a de grands desseins.

Se sentant tout accordée aux directions qu'elle reçoit, elle s'engage aussitôt dans une vie de ferveur et de disponibilité. L'idée de se donner à Dieu s'enracine vigoureusement en elle et prend possession de toute son âme et de toute sa vie. Cependant, un premier essai chez les Filles de Notre-Dame, à Châtellerault, n'ayant pas réussi, sa mère demeure réticente. « J'ai appris que tu vas à confesse à ce prêtre de l'hôpital, dit-elle un jour, avec humeur. Je crains que tu ne deviennes folle comme lui. » Ses craintes n'étaient pas sans fondement : c'était bien vers la folie de la Croix que sa fille était attirée, vers cette folie qui est la véritable sagesse.

Alors, commence une longue et éprouvante formation dont chaque péripétie marque une nouvelle emprise de la Providence sur elle. Convoquée à l'hôpital pour y suivre, avec une soixantaine de personnes, une retraite préparatoire à la Pentecôte, Montfort l'engage dans la voie étroite des vertus solides. Il l'humilie publiquement en la renvoyant à sa place lorsqu'elle se présente pour la lecture de table, ou en la faisant rester à la porte un jour qu'elle arrive en retard à l'oraison. Puis, il l'entraîne à une vie de pénitence et de charité. Marie-Louise accepte volontiers tous les renoncements, et se retire, de plus en plus, de la vie du monde. Comme elle se plaint un jour à son Directeur de n'être pas orientée vers un couvent comme tant d'autres : « Consolez-vous, ma fille, lui répond-il, vous serez religieuse. »

Dans l'hôpital qu'il vient de réformer, au milieu des calomnies et des oppositions, c'est là qu'il va recevoir Marie-Louise. Il y avait groupé, en association, une douzaine de filles infirmes à qui il avait donné un règlement austère, sous le nom de *la Sagesse*. « Ma fille, venez demeurer à l'hôpital », lui dit-il un jour. Demande en est faite à l'Evêque et aux administrateurs qui refusent de la recevoir, comme gouvernante. « Mais c'est comme pauvre que je demande à être reçue », répond-elle vivement à Mgr l'Evêque.

Comment peut-on, sans inconvenance, recevoir comme pauvre, la fille du Procureur au Présidial ? Elle insiste pourtant et on l'admet comme adjointe à la supérieure, tout en stipulant qu'elle sera mise sur le même pied que les gouvernantes ou infirmières. C'est alors que Montfort intervint pour que Marie-Louise fit partie de l'association de la Sagesse, « *non pour commander, mais pour obéir* ». On vit alors la jeune fille de grande éducation travailler aux besognes de l'hôpital comme ses compagnes, manger leur pain noir, et se présenter, souriante, comme la petite servante des plus malpropres et des plus déshérités.

Pour la soutenir dans cette rude école Montfort lui demande de communier tous les jours afin de puiser, dans l'hostie, la force d'imiter la divine Sagesse, et de vivre dans l'intimité de la Mère de Dieu notamment par le saint Rosaire. Puis, quand il juge son âme bien éclairée et bien trempée, il lui dit : « Ma fille, il m'est venu à la pensée de vous faire changer d'habit. J'ai reçu dix écus, en aumône, qui vont servir à cela ! » C'était toucher le point sensible. « Mère y consentira-t-elle ? — Allez lui demander son consentement... »

Pour ne pas heurter sa mère, Marie-Louise prit bien garde de préciser qu'il s'agissait d'un habit de drap gris, lourd et sans élégance, à la manière des femmes du peuple. Le 2 février 1703, le même jour où, à Rambervilliers, Louise Grignon prenait le costume des Bénédictines du Saint-Sacrement, Marie-Louise Trichet, âgée de 19 ans, revêtait la robe grise que les Filles de la Sagesse devaient rendre populaire jusqu'à nos jours, dans le monde entier. Montfort lui trouva bientôt une compagne dans la rieuse et primesautière Catherine Brunet, sœur d'un de ses écoliers. Cependant elle ne prendra la robe grise de la Sagesse que dix ans plus tard.

Quand Marie-Louise sortit en ville avec son nouveau costume, la stupéfaction fut grande. On cria à la démence... Ce fut un drame pour M<sup>me</sup> Trichet qui se sentit publiquement bafouée dans sa fille. Elle intervint amèrement auprès de Mgr l'Evêque afin que cette comédie déshonorante pour sa fille cessât au plus tôt... Et auprès de

l'Aumônier de l'hôpital qui lui répondit avec dignité : « Votre fille n'est plus à vous, Madame, mais à Dieu ! »

Et Marie-Louise tint ferme. Elle continua de marcher à la suite de la « Sagesse incarnée et crucifiée », sous la conduite du rude saint qui allait en faire la Mère d'une admirable Famille religieuse.

### *Ermite en plein Paris*

Six mois à peine après son retour à Poitiers, Montfort était de nouveau mis en demeure de quitter l'hôpital où le monde et le diable lui faisaient une guerre sans répit. Partir, c'était abandonner ses pauvres, Marie-Louise, et toutes ses œuvres dans la ville. Mais il est disponible au Seigneur qui, en le poussant de-ci de-là, « comme une balle dans un jeu de paume », le mène où Il veut : « Mon Maître m'y a conduit (à Paris) comme malgré moi, écrira-t-il bientôt à Marie-Louise ; il a en cela ses desseins que j'adore sans les connaître. »

Vers Pâques 1703, le voici donc à nouveau dans la capitale, les pieds en sang et dénué de tout. Il n'a plus d'amis à la porte de qui il pourrait frapper, pas une chaire ou un confessionnal pour y faire du ministère. Seulement le monastère des Bénédictines qui, l'an dernier, l'ont si charitablement aidé à tirer sa sœur de la misère. Il se dirige vers l'Hôpital général de la Salpêtrière où il pourra se rendre utile auprès des malades et des vagabonds. « Je suis à l'Hôpital général avec cinq mille pauvres pour les faire vivre à Dieu et pour mourir à moi-même », écrit-il encore.

Pendant cinq mois, il est l'homme de toutes les besognes, accourant au premier appel, toujours souriant au milieu des plaintes et des murmures qui montent sans cesse de tant de misères accumulées. A la longue, cependant, son dévouement devient un reproche pour ceux qui vivent dans les divers offices, en mercenaires tranquilles et bien nantis. Un jour, il trouve sous son couvert un billet qui lui signifie son congé.

Pour être honnête, cependant, on lui offre une indemnité et quelques vêtements, mais il refuse l'argent, et s'en va par les rues, à la recherche d'un asile. Les Bénédictines lui réservent, comme l'année précédente, le repas quotidien offert à la Sainte Vierge ; et il trouve, dans la rue du Pot-de-Fer, non loin du Noviciat des Jésuites, un réduit humide et sombre qu'on lui prête sans doute par charité.

Il y a tout juste une pailleuse et une table boîteuse dans ce refuge qui va devenir pour lui un ermitage en plein Paris. Sous cet escalier, pas d'autre ouverture que celle de la porte. Rien qui puisse distraire son âme, ni l'alourdir dans sa montée vers Dieu.

Par ailleurs, tous ses amis l'abandonnent ou prennent leurs distances : « Je n'ai plus d'amis ici que Dieu seul ! » écrit-il encore. En voyant la malveillance de ceux qui devraient le soutenir, son ami Blain lui-même hésite : « Moi-même, si prévenu en sa faveur, écrirait-il plus tard, je n'osais pas refuser créance à ce que je voyais cru de tout le monde. »

Dans cet abandon de toutes les créatures, il s'applique à contempler, louer et chanter les mystères de la divine Sagesse. Ce cœur à cœur prolongé avec son Dieu le comble de consolations ineffables, et sa solitude devient pour son âme un mystérieux creuset d'amour. La Face de Dieu vers laquelle il aspire, il la voit dans une lumière d'autant plus vive que toute joie terrestre lui est ôtée.

Heureusement, il trouve tout près le P. Descartes qui a guidé son adolescence à Rennes, pour le reconforter sur cette voie douloureuse où, selon son propre aveu, « le Seigneur l'a conduit comme malgré lui ». Mais les Saints ont beau se cacher, Dieu sait, à son heure, faire briller leur vertu. L'Archevêque de Paris, lui-même, fait appel à l'ermite de la rue du Pot-de-Fer pour une mission de confiance auprès des Ermites du Mont-Valérien.

Ces moines vivaient dans un monastère à dix kilomètres de la ville, sur une hauteur d'où l'on découvre et la vallée de la Seine et l'un des plus beaux panoramas de l'Ile-de-France. Ils étaient régis par une Règle austère, avaient un régime végétarien, se consacraient au travail manuel entre les offices et devaient garder un silence perpétuel. Sous leurs longues coules blanches, on les voyait aller et venir sur les pentes de la colline où ils avaient chacun leur cellule. Ils vivaient sous l'autorité d'un supérieur ecclésiastique qui relevait directement de l'Archevêque.

A côté d'eux, un Calvaire monumental comprenant trois belles croix de pierre et une douzaine de chapelles avec les personnages du Chemin de la Croix, était devenu un centre de pèlerinage de plus en plus fréquenté des Parisiens. Une société de prêtres assurait le service de ce pèlerinage, et de l'église récente (elle fut consacrée le 10 octobre 1700 par Mgr Bazan de Flamanville par qui Montfort avait été ordonné, la même année), qu'on venait d'y ériger. Les paroisses de Paris se succédaient sur le Mont, et des caravanes de pénitents venaient y camper.

Les ermites ne pouvaient qu'en subir le contrecoup : leur réclusion s'élargit, ils tinrent hôtellerie et multiplièrent ainsi les contacts et les affaires avec les pèlerins ; le recueillement et le bon esprit déclinerent parmi les Frères, et leur concorde fut troublée. Le Supérieur, M. Madot, se jugeant impuissant à ramener la discipline et la ferveur parmi les ermites s'en était remis à l'Archevêque.

Le pauvre prêtre de la rue du Pot-de-Fer avait aussitôt pris le chemin du Mont-Valérien. Il ne s'agissait d'ailleurs, pour lui, que de changer d'ermitage. Mais, sur la colline, c'est l'hiver et, à la bise qui souffle, s'ajoute l'accueil glacial des ermites, plus ou moins raidis dans leurs préjugés ou leur méfiance. Ils sont vite désarmés, cependant, quand ils voient le nouveau venu partager leur train de vie le plus simplement du monde, assister à tous leurs exercices et leur donner l'exemple de toutes les vertus de leur saint état, du recueillement, de l'oraison, du silence, de la mortification.

Tout en n'ayant qu'une mince soutane pour se défendre du froid, il n'en reste pas moins de longues heures, en prière, dans la chapelle où il grelotte parmi eux. Spontanément, ils lui offrent une de leurs coules blanches pour le protéger contre les morsures de l'air vif des hauteurs. Montfort l'accepte humblement de leurs mains et avec gratitude. Vite gagnés par la douceur et l'onction de ses exhortations, ils sentent se raviver, en eux, le désir d'une vie fervente. A la prière du saint prêtre, le feu sacré redescend sur la colline...

En même temps qu'il ramène les Ermites à leurs saintes observances, il s'enrichit lui-même d'un rêve qui ne le quittera plus. Cette colline dominant Paris et portant, dans la lumière, son calvaire et ses chapelles vers lesquelles ne cessent de monter les pèlerins, lui apparaît comme une magnifique et permanente glorification de la Croix. Cette vision le suivra partout désormais et plusieurs fois, à Montfort-sur-Meu, à Pontchâteau, à Sallertaine, il tentera de la reproduire.

Sa mission accomplie, Montfort regagna son refuge du Pot-de-Fer où il n'allait pas tarder à connaître la suite des desseins de Dieu sur lui.